

LA CANNE ET LA COULEUR

Voilà deux ans, jour pour jour, que la flèche était tombée. La vieille dame était toujours amputée de sa coiffe. Un petit monde s'affairait à la restaurer... Ce sont des artistes, des animaux, des reptiles peut-être, des enfants sûrement, bref une sacrée bande de connards trépanés du sifflet qui ne vivent que pour leur métier. Ils sont en quête de perfection, paraît-il ! Touchés par la grâce divine, essayant d'atteindre de l'index, le pouce recourbé, la voûte céleste.

J'étais venu découvrir l'échafaud d'âge... Sachant que j'allais être pendu à l'ouvrage. Chroniqueur free-lance, j'avais été recruté par le journal La Croix pour un numéro spécial autour de l'incendie de la Cathédrale de Notre Dame de Paris.

Propriété des éditions Bagnard (qui portent bien leur nom étant donné ce qu'ils m'ont raqué) le journal m'avait laissé carte blanche pour mon reportage. Il m'avait semblé donc logique d'explorer les différents corps de métier des compagnons du devoir.

“In Nomine Patris”

Après avoir accroché mon pur-sang à l'abreuvoir (un troquet appelé le “Bulls Brothers”), j'ai communié, mais pas trop non plus, car la garde fait des rondes et je n'avais pas envie de perdre mon permis motocyclette. J'ai ensuite gagné le monument.

A mon arrivée, et ne sachant trop pourquoi, on me fit comprendre que j'étais connu et attendu. Chaque ouvrier que je croisais, au fur et à mesure de mon avancée, me targuait d'un : “Salut l'artiste”. Alors que, pour ma part, je ne connaissais personne.

L'on m'a indiqué ensuite où je pouvais trouver le chef charpentier :

“_ Bonjour. Vous êtes bien le chef charpentier ?

_ Salut l'artiste !” m'envoya-t-il. “Oui, c'est bien moi, appelle moi Joseph. Je te souhaite la bienvenue.

_ Joseph, ça ne s'invente pas ! Je vous remercie. Il m'a été certifié que je pouvais prendre un peu de votre précieux temps.

_ Bien entendu. Mais pas ici, viens il y a un Algéco avec du café chaud.

_ Je vous suis.”

Marchant dans ses pas, j'aperçus l'ouvrage le plus convoité, par les curieux du monde entier, en train d'être déplacé au sol. Je demandais alors :

“_ Pardon, mais c'est bien ce que je crois ?

_ C'est la dernière pièce du puzzle oui, le sommet, le socle du haut de la flèche où trônera le coq en plomb, mais pas touche !

_ C'est quoi comme bois ?

_ Du chêne, mais j'ai du travail alors suis moi.

_ Et ce petit sigle gravé juste... ?”

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase qu'il me pressa en me tapant sur l'omoplate tout en rappelant à l'ordre un jeune homme :

“ _ Les ciseaux sont dans la caisse, pas dans ton nez mon lapin !”

Je le suivais, interloqué par la minutie de la minuscule rosace que je venais d'apercevoir.

Je sortis mes outils (crayon et feuille de papier) et m'asseyais sur une vieille chaise d'écolier pendant qu'il me servait le café. Le chef charpentier me demanda :

“ _ Alors l'artiste, qu'est ce que tu veux savoir ?

_ Hé bien déjà, j'aimerais savoir pourquoi tout le monde m'appelle l'artiste.”

Le sourire et le regard en coin, il me répondit :

“ _ Va savoir... Je ne suis pas dans le secret des dieux. Probablement parce que tu es écrivain. Un art pour lequel tu dois sans doute être reconnu. C'est bien un art non ?

_ Je suppose que oui.

_ Alors qu'est ce que tu veux savoir précisément ?

_ Tout ce qu'il y a à savoir sur les compagnons.

_ Qu'est ce que tu en connais ? Me demanda-t-il.

_ Jusqu'ici rien de plus que ce que la majorité des gens en savent, grâce aux reportages de Jean-Pierre Pernaut.

_ C'est-à-dire ? Me demanda-t-il encore.

_ Le tour de France, l'application, l'assuidité, l'amour du métier... Qu'il y a des associations et des fédérations... Rien de plus.”

Il me coupa et me demanda encore :

“ _ Si tu devais nous définir par des adjectifs, comment nous décrirais tu ?

_ Une caste sacerdotale.

_ Tu en connais la devise ?”

Je lui répondis que non, par politesse, et lui demanda quelle était-elle ?

“ _ *Servir sans s'asservir ni se servir*. Voilà tu sais tout, je suis désolé, mais il va falloir que je me remette au travail, la vieille dame n'attend pas et son mari nous presse.

_ Son mari ? Quel mari ?

_ Le président Matron, le mari des vieilles dames.”

Je souris et lui posa une dernière question avant de reprendre la route :

“ _ Pardon, mais si vous aviez un maçon à me conseiller, le genre qui aurait été dans la même maison d'apprentissage que la vôtre, celui que vous pensez le meilleur et le plus digne de confiance.

_ Si la distance ne te fait pas peur je peux te diriger vers un frère. Il s'appelle Luc, il est chef de chantier et pilote, pour le moment, la rénovation de la Cathédrale d'Albi."

Je le remerciais et regagnais mon fier destrier afin de poursuivre ma route.

"Et Fili"

L'autoroute fut vite avalée. En moins de 5 heures à vrai dire. Une fois garé devant la Cathédrale, un jeune ouvrier vint me questionner :

"_ Bonjour. C'est bien la Ducati Mostro 600 ?

_ Non, c'est la 900 cm3.

_ Dieu, ce qu'elle est belle.

_ Je vous remercie. Dites-moi jeune homme, sauriez vous où je pourrais trouver le chef de chantier, je vous prie ?

_ Oui. C'est le monsieur que vous pouvez apercevoir là-bas. M'indiqua-t-il en me le montrant du doigt."

Je le remerciais et m'approchai. Il était svelte, avec des yeux de loup et un grand sourire constant sous son air benêt.

"_ Pardon. Vous êtes bien Luc le chef de chantier ?

_ Oui. Salut l'artiste. Nous t'attendions.

_ Donc vous savez pourquoi je suis ici ?

_ Oui. Me répondit-il. Par contre si tu veux bien patienter jusqu'à la fin de ma journée de travail, je pourrais ensuite te renseigner.

_ D'accord, je vous remercie Luc, je vous attends au café du Vigan si vous le voulez bien.

_ Bien. Je t'y rejoins."

Je n'arrivai pas à détourner mes yeux de ses jambes. Sa jupe était si courte que je ne pus me lever de ma chaise tout le temps passé en terrasse. Elle s'appelait Anouchka. Elle était si belle et à la fois si terrifiante. Elle avait la lèvre fine et l'âme épaisse. Nous ne cessâmes de discuter tout l'après-midi au fur et à mesure de mes commandes. Après son service, elle vint même s'asseoir à ma table savourer un verre. Il était, à peu près, trois litres de bière brune moins le quart quand Luc me rejoignit.

"_ Alors l'artiste ! Me dit-il. En plein effort ?

_ Vous buvez quoi ? Lui demandais-je.

_ La même chose que toi. Et ressers la demoiselle.

_ Ok."

Alors que j'essayais, tour à tour, d'interroger Luc et de draguer Anouchka, ces deux-là parlaient sans cesse. Je fulminais intérieurement. À un moment donné, qui se fixa dans ma mémoire, Luc posa la main sur l'épaule d'Anouchka tout en me regardant dans les yeux d'un air satisfait, comme pour me faire rager. Quelques verres plus tard, et après avoir donné son numéro de téléphone à la beauté slave que nous nous battions, Luc me conviât au repas du soir à la maison des compagnons :

“_ C'est au 2 rue du Maréchal Lyautey. Rejoins-moi l'artiste.”

Une fois enfourché ma monture, alors que je manquais de tomber, je me précipitais, énervé, vers la grande tablée qui m'attendais.

Sur place, je fus accueilli par la *Mère* et de jeunes gens endimanchés. Mais Luc ne venu pas. Nous passâmes à table. Alors que les bestioles du devoir entonnaient un chant qui leur est propre, au garde-à-vous devant leur assiette, un gendarme s'introduisit dans la salle à manger. Il venait nous apprendre que Luc avait eu un accident de voiture, que celle-ci était épave, mais que grâce au ciel, il n'avait que quelques égratignures. Il avait, soit disant, eu un voile noir devant les yeux dans un virage et avait perdu le contrôle de son véhicule. Je restais pantois. Et tandis que j'approchais le monstre (mécanique) qui me conduirait à l'hôtel, un aspirant de la maison des compagnons me demanda :

“Alors chef, ça y est, tu commences à comprendre ?”

“Et Spiritus Sancti”

Il était tôt quand je me suis réveillé. Le soleil n'allait pas tarder à se présenter. Je ne savais pas quoi faire... Désormais dépourvu de guide dans ma quête de connaissance, j'avais l'impression d'être revenu à la case départ. Alors, tout en buvant mon café au lait, je réfléchis et me demandais l'endroit que moi, j'aurais souhaité visiter et qui aurait un rapport avec le but que l'on m'avait confié. C'est justement le mot “but” qui me mettait sur la voie quand je repensai à une devise qui m'était chère : “*Memento Finis*” (*pense à ton but.*) Je décidais donc d'aller visiter la Commanderie d'Avallieur à Troyes, Commanderie que je savais en travaux grâce à un compagnon avec lequel j'avais discuté la veille au soir.

Et tagada tagada j'essorai la poignée jusqu'à Troyes, remerciant tous les saints d'être défrayé par mon employeur pour mon périple.

Arrivé sur place, je me retrouvais nez à nez avec un Iveco appartenant à un artisan, dont le flochage sur le côté du camion indiquait “*Alain Lafforgue, Arts de la pierre*”. Cependant, un détail attira mon attention. Sur le flochage, à l'intérieur du O de “Lafforgue” était dessiné un symbole. Une rosace... Identique à celle que j'avais pu apercevoir gravée dans le chêne sur le chantier de Notre Dame. Je m'interrogeais et décidais d'aller engager la conversation :

“_ Bonjour Monsieur. Pardon de vous déranger. Vous êtes bien Monsieur Lafforgue ?”

L'homme était accroupi devant une gouttière, qu'il nettoyait à sa base avec une balayette. C'est à ce moment précis, sans n'avoir reçu aucune explication, et à des années-lumières de tous les rites, de tous les grades, des chants, des protocoles et tout le tintouin hermétique, que je compris le sens réel du compagnonnage.

Cet homme au dos rond se tenait accroupi, devant une gouttière, avec en main une pelle et une balayette... Et dans un recoin derrière la gouttière, n'arrivant pas à atteindre de micro-poussières restantes, il finit de nettoyer avec ses doigts... Ces doigts qui détenaient l'apprentissage d'un métier d'art ancestral... Au lieu de confier la tâche à un subordonné, cet homme, chef d'entreprise, nettoyait le moindre recoin avec ses doigts.

"_ Je ne comprend pas ce que tu dis ! Me répondit-il."

Et il continua :

"_ Reviens ce soir à l'apéritif de fin de chantier l'artiste, je n'ai pas le temps."

Je m'exécutais et revins en début de soirée. Tous se tenaient autour d'une planche en contre-plaqué, posée sur des tréteaux, un verre à la main. Je me sentais intrusif, mais j'étais porté au nu. Les ouvriers parlaient entre eux et je pouvais entendre de-ci de-là :

"C'est lui... Ah voilà le chef... S'ont fous ces artistes... Si vous saviez ... Vous n'avez pas idée... Ah ouais quand même" et caetera.

Je n'y prêtais attention. Je peux même dire que cela m'agaçait. Et tandis que je me servais un verre, Alain le tailleur de pierre, coupant du saucisson, me dis devant tout le monde :

"_ Alors grand chef, on cherche les petites bêtes ?"

Gêné et voyant qu'il coupait sa charcuterie sans regarder ce qu'il faisait, je lui dis :

"_ Attention de ne pas vous couper !"

Il ne fallut que quelques secondes écoulées avant qu'Alain ne se tranche les trois doigts de la main gauche (index, majeur, annulaire), jusqu'aux nerfs. J'étais stupéfait. Le sang giclait, l'homme hurlait tout ce qu'il pouvait, les autres restants bouche close tout en me regardant méchamment.

Une fois Alain embarqué dans le camion des pompiers en direction des urgences, je restait planté comme un poireau au milieu de l'assistance qui piétinait.

L'un d'entre eux s'approcha et me demanda :

"_ Alors ça y est, t'as capté ?"

_ Capté quoi ? Lui demandais-je à mon tour.

_ Ce que tu es. Ce que tu as.

_ Non je ne comprends pas.

_ Voilà pourquoi tout le monde t'appelle l'artiste, tu n'es pas n'importe qui !"

Je commençais à bouillir intérieurement.

Il reprit en s'adressant aux autres :

"_ Mais qu'est-ce qu'il est con 'cui-là !"

Et revint vers moi :

"_ Tu le possède, espèce d'âne.

_ Quoi donc ? Lui demandais-je

_ L'art secret pauvre nouille !

_ Hein ?!"

Je faisais fit de ne pas comprendre puis m'énerma :

"_ Arrête ta bave ! J'en ai rien à foutre de vos conneries. Ce que tu appelles l'art secret, c'est aussi secret que la moustache de ma tante Yvonne. C'est sur Wikipédia espèce de con, c'est de la synchronicité et je m'en branle.

_ Tu ne comprends pas l'artiste ! Tu n'es pas n'importe qui" continua-t-il tout en essayant de me faire mousser.

Je reprenais :

"_ Va bien te faire cuire les miches sur un barbecue de chantier, je m'en carre. Et ta mamy, c'est Harry Potter ?

_ Seuls les initiés savent. C'est une chose si rare... Tu ne comprends rien."

Je continuais :

"_ Ce qui est rare c'est ta connerie congénitale duflan. Pourquoi pas *L'aïn* aussi non ? C'est ça, prends moi pour une buse ! Ce que t'appelles l'art, c'est de la mécanique quantique. Kant et Jung en parlent dans leurs écrits. Je m'en tape. Certains appellent ça de la psychokinésie, et moi, je crois plutôt à des écrasements d'atomes.

_ Arrête, tu le sais, tu as le truc, t'es un géant.

_ Ouai, c'est ça et quand je me paluche le chibre ça fait tomber la foudre, sur ma vie l'autre jour, j'ai lâché une caisse, ça a provoqué une pluie de pierres volcaniques.

Aller ferme ta gueule va ! Je trébuche plus quand je suis bourré. Y a plus de risque que je me casse la gueule en matant le cul d'une gonzesse que sous l'effet d'un sorcier. Me soûlez pas. Puis de toute façon, je m'arrache. Je reprends ma Ducati hein, si ça ne vous gêne pas, je me transmutterais un autre jour et mon tapis volant est au garage. Ciao."

Deux bonnes journées passèrent, moi étendu dans mon lit de chambre d'hôtel avant que Guillaume, le directeur de rédaction, ne me téléphonât pour savoir où j'en étais de mon reportage.

Dépité et démotivé, ce que Guillaume comprenait, il me conseilla de me rendre au Château de Frazé dans le parc naturel du Perche. Ce que je fis immédiatement.

“Amen”

Il était majestueux. Un Château médiéval datant du XV^{ème} siècle orné de décorations gothiques, entouré d'un parc à la Française. D'ailleurs, à l'entrée de ce parc, je rencontrais une jeune paysagiste compagnon du devoir. Étonné de découvrir que le métier de paysagiste faisait partie du compagnonnage et encore plus qu'il soit exercé par une fille, je me laissai guider jusqu'au Château par celle-ci, qui se prénomma Mathilde et qui me présenta le couvreur, compagnon lui aussi. Le couvreur s'appelait Christophe, et me pria de gravir l'échafaudage pour me parler. Mathilde me suivait, tout sourire, jusqu'au sommet de la tour.

L'on ne m'avait pas fourni de harnais de sécurité, ni de casque et encore moins de gilet jaune. Surpris par ce manque de prudence, j'en questionnai Christophe qui me dit :

“_ Ne t'inquiète pas grand chef, nous autres sommes des anges. Crois-moi, je peux voler.”

Mathilde m'avait suivi avec comme excuse de récupérer un outil qu'elle avait, soit disant, oublié sur place. Montrant un marteau au couvreur, tout en me regardant fixement avec un petit sourire, Mathilde demanda :

“_ C'est à moi ça ?”

Et continua en faisant semblant de parler du toit en réparation :

“_ Il va être beau après... !”

Je faisais exprès de ne pas comprendre et signifiais au couvreur que je souhaitais redescendre et remettre notre entrevue à plus tard par sécurité. Le couvreur me dit :

“_ Tu as le vertige des hauteurs apparemment. C'est ton talon d'Achille.”

Au moment précis où sa bouche prononça ces deux derniers mots, je regardais justement son pied gauche qui se pris dans son pied droit. Il trébucha et fit une chute de plus de 35 mètres...

Nul ne sait comment il put garder la vie après un tel événement. Certainement grâce aux différentes planches et au filet de l'échafaudage qui amortirent sa chute tout au long de sa descente, malgré ses deux jambes brisées.

Le propriétaire du Château m'invita à occuper une des chambres de l'édifice en attendant les nombreux intervenants que j'allais rencontrer après un tel incident, des gendarmes aux psychologues en passant par le Prévôt.

Au cours de mon long séjour sur place, Mathilde ne cessa de me tourner autour. À chaque fois que j'allais dans le parc, elle se rapprochait un peu plus, parfois en me frôlant, parfois en se penchant en avant pour me montrer ses atours.

Un matin, nous nous trouvions tout deux, seuls, dans un renforcement du Chateau où était entreposé les déchets de ses travaux. Tout en me caressant la main, elle me dit :

“_ Tu sais maintenant qui tu es... Tout t'est permis, tu peux faire ce que tu veux.”

Je lui répondis :

“_ Ah bon ?”

La prenant aux maux, je l'attrapais par le poignet et la collai contre la pierre patrimoniale. Je soulevais son tricot, mordillant les tétons de sa chétive poitrine. Poursuivant ma désescalade jusqu'à la ceinture, je baissais son pantalon, puis enfin sa fine culotte blanche aux liserés roses, pour embrasser à pleine bouche sa fleur, parcourant avec ma langue son réceptacle dégarnit, aspirant son pistil avec vigueur, les deux mains accrochées sur ses sépales, avant de me déverser tel un arrosoir secoué, trop rempli, sur ce sol qui avait manqué d'engrais.

Je retournais ensuite, sans un mot, à ma chambre, le visage imprégné du parfum d'efflorescence de ce bouton d'or que je garderais toujours en mémoire.

Deux jours passèrent. J'étais seul. Il n'y avait âme qui vive dans le monument. Même la culpabilité qui aurait dû me posséder était absente. Il était 15 heures. Je visitais le Chateau et m'engouffrai dans un bureau. Un crucifix trônait sur le mur. Je m'assis sur le siège de réception et contemplai le crucifix sans ne penser à quoi que ce soit durant de longues minutes. Dans le coin droit de la pièce se trouvait un bar en forme de map monde, de ceux que l'on voit dans les vieux films de guerre. Et sur le bureau, posé, était un stylo plume débouché de marque *Waterman*. J'entendis la lourde porte derrière moi s'entrouvrir, sans même me retourner. Un homme s'avança. Il était tout habillé de noir, et il lissait de ses deux mains sa grande écharpe sur son ventre. Il se présenta :

“_ Bonjour Monsieur, je suis Allan Graesel, l'architecte...”

Ne me levant pas de mon siège, je lui répondis :

“_ Bonjour.

_ Je crois que nous avons à parler. Me dit-il.

_ Je vous écoute.”

Mais alors qu'il allait entamer sa tirade, debout devant moi, les fesses sur le bureau, les mains posées de chaque côté, mon regard s'arrêta sur ses boutons de manchettes. Ils étaient en or et dessinaient une rosace... Je l'interrompais et lui

demanda :

“_ Pourquoi ?”

Il me répondit :

“_ Pour citer Nietzsche, la connaissance tue l'action, pour agir il faut que les yeux se voilent d'un bandeau d'illusion.

_ De là à détruire la plus belle Cathédrale que le pays porte en son sein. Alors pourquoi ?

_ Quel est la première chose qu'un enfant fait après avoir empilé des cubes ?

_ La vérité...

_ D'accord. Par ambition. Celle que tout homme désire. L'ambition de toucher le ciel avec mon empreinte. Car comme l'a dit Jean de la Bruyère : le sage guérit de l'ambition par l'ambition même. Et de toute façon qu'est ce que cela peut bien te faire, tu sais qui tu es. Tu sais ce que tu possèdes, l'univers entier t'appartient.

_ J'en connais une autre de citation moi : l'arrogance précède la ruine et l'orgueil précède la chute.

_ Que vas-tu faire ? Sais-tu quel âge a la jeune paysagiste avec laquelle tu t'es compromis ? 15 ans.

_ Promis, j'irai à confesse.

_ Arrêtons de nous mentir, tu veux bien ? Tu te prends pour qui ? Qui t'envoie ? Dieu ?

_ Presque...

_ Qui alors ?

_ Gérard Malheureux, Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

_ Ah ! Écoute... L'architecture, c'est un peu comme de la poésie et comme disait Nietzsche : ma seule ambition de poète est de recomposer, de ramener à l'unité, ce qui n'est que fragment, énigme, effroyable hasard.

_ Hasard mon cul !

_ Quel gâchis ! Et qu'as-tu à dire sur le fait que tu es, sans aucun doute, le sorcier le plus puissant que la terre est jamais portée ?”

Je me levai de mon siège et lui répondit :

“_ Non nobis, Domine, non nobis Sed nomini tuo da gloriam.”

Et tout en lui enfonçant dans le flanc droit le stylo plume qui se trouvait sur le bureau :

“_ Tiens ! Et ça, c'est ma baguette magique.”

Couverture : Sandra Kihel



www.editionspomarin.fr